

Conférence de Madame Anne Muratori-Philip



Marie Leszczyńska et le Carmel

Nous sommes ce soir dans un lieu exceptionnel qui reprend vie alors que beaucoup l'ont cru définitivement anéanti. Vous me faites un cadeau somptueux et vous m'accordez une grande confiance en m'invitant à parler dans cette chapelle magnifiquement restaurée. C'est pourquoi, je voudrais rendre hommage au Conseil général de Meurthe-et-Moselle et à son président Michel Dinet, pour les efforts qu'ils ont déployé depuis plus de sept ans afin de sauver et réhabiliter le château des ducs de Lorraine. Sans oublier les innombrables élans du cœur qui ont une si grande part dans ce sauvetage. Aujourd'hui, nous savons que l'unique palais royal de l'est de la France est prêt à revivre pour continuer d'égrener les grandes heures de la Lorraine. C'est un moment très émouvant pour moi... Merci encore !

Roi de Pologne en exil, prince des Lumières devenu duc de Lorraine grâce à son gendre Louis XV, le roi Stanislas qui a vécu près de trente ans dans ce château, avait enseigné à sa fille Marie Leszczyńska une religion fondée sur la piété. « Je crois que pour parler de la Religion, il suffit de savoir son catéchisme et que sur cette matière tout peut se réduire à deux mots, la Foi et la pratique^[1]. » Cette réflexion pleine de bon sens, résume l'univers religieux dans lequel Marie a baigné depuis sa plus tendre enfance.

En 1725, lors de son mariage avec Louis XV, son père lui recommande encore : « Ayez de la piété, mais gardez-vous autant d'en avoir trop que de n'en avoir qu'à demi^[2]. » Conseil superflu puisque dans ce cas, l'élève a dépassé le maître.

La reine doit incarner la piété

Marie Leszczyńska n'ignore pas que dans une monarchie catholique, la reine double et reflet du roi se doit d'incarner la piété. La fille de Stanislas tient son

rôle à la perfection... avec une pointe d'exagération héritée de son éducation polonaise. Car, chez les Leszczyński, la religion rythmait l'existence, ponctuée d'offices, de prières publiques, de pèlerinages, de visites pieuses, et elle réglait aussi leurs rapports sociaux. En dépit d'une enfance mouvementée, Marie a reçu l'enseignement des jésuites attachés à l'univers familial et elle leur est d'ailleurs restée fidèle. De son père, elle a appris la tolérance, érigée en règle de conduite par tous les Leszczyński.

Pendant son séjour à Deux-Ponts, la jeune princesse fréquentait déjà les couvents. Elle accompagnait souvent sa grand-mère paternelle, Madame Royale, chez les franciscains de Hombourg et ne manquait jamais leurs fêtes religieuses. Dans l'austère maison Weber de Wissembourg, Marie passait de longues heures silencieuses à broder pour les églises quand elle n'accompagnait pas sa mère, Catherine Opalinska dans ses tournées de bonnes œuvres. Depuis l'enfance, une longue pratique des offices et de la prière ont laissé des traces sur son corps. C'est ce que révèle le certificat de santé de la princesse de Pologne signé, le 12 mai 1725 à Wissembourg, par les médecins Mouguet et Dûphenix. Elle aura bientôt vingt-deux ans.

« La vie sédentaire de S. A. R. et le long espace de temps qu'Elle passe dans les églises dans une situation contrainte lui ont causé quelques douleurs dans les lombes produites par une sérosité échappée des vaisseaux gênés par la tension des fibres musculueuses, laquelle sérosité nous jugeons d'être toute extérieure, la moindre friction ou le mouvement la dissipant, de même que la chaleur, ce qui fait que pendant l'été, elle n'en a point été attaquée^[3]. »

Malgré l'exemple que lui donne sa mère confite en dévotions, Marie Leszczyńska est une jeune femme gaie, pleine d'humour qui adore la nature et les longues promenades à cheval. Elle aimerait danser plus souvent, mais les occasions sont rares à Wissembourg et son entourage va plutôt lui inculquer la passion du jeu. Aussi la religion est un devenue un refuge pour Marie la solitaire.

Quant au conte de fées qui bouleverse sa vie en faisant de la petite Polonaise, une reine de France, elle y voit le doigt de Dieu ; d'ailleurs cette certitude transparait dans son comportement lors du mariage par procuration à Strasbourg. Dépêché avec le chevalier de Vauchoux, pour initier les Leszczyński aux méandres de la cour, le jeune La Curne de Sainte-Palaye ne cache pas son admiration : « Quelque grand que fut ce spectacle, il l'était encore infiniment davantage par la dignité majestueuse et la modestie qui régnaient sur le visage et dans toutes les démarches de la princesse.

Jamais la reine ne l'a été avec plus de décence et n'a attiré en même temps plus d'amour et de respect. » Il l'observe encore durant les Vêpres : « La reine

retourna à la grande église avec toute la cour et assista à la procession avec cette dévotion dont rien n'est capable de la distraire un moment^[4]. »

Jeune mariée, Marie Leszczyńska assiste à trois messes chaque matin, jusqu'à ce qu'on lui fasse comprendre qu'elle dérange le fonctionnement de la cour de Versailles. Elle se contentera donc, de suivre un office privé à huit heures du matin, puis de se rendre à la messe quotidienne dont l'horaire varie selon les occupations du roi. En revanche, elle ne renonce pas à la coutume polonaise ostentatoire, qui consiste à prier debout, face au tabernacle, les bras en croix. Chaque veille de fête, Marie s'enferme dans ses appartements pour jeûner et méditer ; cette pratique peu appréciée des courtisans fera des adeptes parmi la famille royale, notamment Mesdames et la dauphine Marie-Josèphe de Saxe.

La reine se conforme aux traditions religieuses du royaume. Elle ne discute pas le sens des rites comme le fait le roi Stanislas, car elle sait qu'elle doit donner l'exemple. Parfaitement instruite de la religion catholique, elle ne se prive pourtant pas de critiquer les sermons. Par exemple, elle écrit au président Hénault : « J'ai lu le sermon dont vous me parlez, il est très beau hélas, nous n'avons plus de Prédicateurs... »

Elle accomplit si bien son devoir de Reine Très Chrétienne qu'en 1736, le pape lui décerne une rose d'or « pour sa piété et ses vertus ». C'est un honneur et une marque de considération qu'il ne donne qu'aux souveraines. En France, la précédente rose avait été offerte, soixante-huit ans auparavant, par le pape Clément IX à la reine Marie-Thérèse. Marie a interprété cette distinction qui rappelle les liens étroits unissant la monarchie à l'Eglise, comme un message de soutien à la lutte du roi contre le jansénisme.

La fréquentation des couvents

Au cours des règnes précédents, les reines de France se déplaçaient régulièrement dans les provinces du royaume. Marie Leszczyńska, elle, est une reine sédentaire, d'abord parce que ses grossesses la retiennent à Versailles dix années durant ; ensuite parce que les déplacements d'une souveraine coûtent cher, en raison des multiples problèmes d'étiquette et d'organisation qu'ils soulèvent.

En France, depuis que les rois ont accordé leur protection aux communautés religieuses, la visite dans les couvents incombe le plus souvent à la reine. Marie Leszczyńska ne déroge pas à la règle, si l'on se reporte aux recherches de l'historien Bernard Hours^[5] qui a dénombré au moins 298 visites de la famille royale dans les monastères durant les 43 années du règne de Marie, soit une moyenne de sept par an.

A l'exception des Carmels de Chartres et de Metz, Marie se rend donc dans les communautés qui se situent dans le triangle des trois châteaux Versailles-Fontainebleau-Compiègne. A Versailles, elle fréquente le couvent franciscain des Récollets où elle aime faire ses dévotions ; elle visite souvent la maison royale Saint-Louis de Saint-Cyr. Sa piété n'est pas le seul mobile, car ce sont des déplacements protocolaires auxquels elle doit se conformer puisque cette maison est placée sous la protection royale. Mieux, dès sa première visite, le 16 décembre 1725, elle annonce devant toute la communauté réunie, qu'étant « infiniment attachée à cette maison, elle veut en être regardée comme supérieure ». En effet, dans ses collections, le musée du château de Versailles possède un portrait de Marie Lezczynska vêtue de l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, celui des dames de Saint-Cyr.

Pendant le séjour d'automne à Fontainebleau, la reine assiste toujours aux offices du couvent des Carmes des Basses-Loges à l'occasion de la sainte Thérèse (15 octobre). Elle visite aussi la communauté des Filles-Bleues de Fontainebleau qui gère l'hôpital de la Sainte-Famille, mais elle préfère prier à la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, blottie au coeur de la forêt.

Au printemps, Compiègne est le lieu privilégié des dévotions royales. Si Marie a pratiquement fréquenté toutes les maisons religieuses de la ville en famille ou seule, elle éprouve une prédilection pour le Carmel de l'Annonciation et pour le couvent des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame^[6] dont le fondateur saint Pierre Fourier est Lorrain.

Elle ne visite les couvents parisiens qu'à l'occasion d'un événement. Par exemple, le 7 novembre 1729, elle s'arrête chez les Capucines de l'Ave Maria, lors de sa venue à Notre-Dame de Paris en action de grâces pour la naissance du Dauphin. De retour de la Guerre de succession d'Autriche, Louis XV entre dans Paris le 13 novembre 1744 où *Tè Deum* et festivités se succèdent en présence de la famille royale qui loge aux Tuileries. Marie en profite, le 16 novembre, pour passer l'après-midi au Carmel de la rue Chapon ; le 18, avant de regagner Versailles, elle fait un détour par le couvent de la Visitation, puis le Carmel de la rue de Grenelle. Elle y retournera, le 7 octobre 1751, en compagnie de ses filles et du Dauphin, pour donner le voile à la comtesse de Rupelmonde.

« La Reine qui ne laissait échapper aucune occasion de s'édifier, voulut aller à sa vêtue et nous y conduisit, raconte sa dernière fille Madame Louise. Elle aimait beaucoup la comtesse, qui le méritait et qui avait été une de ses dames du palais. » La cérémonie a impressionné la jeune princesse qui vient d'avoir quatorze ans : « avant de sortir de l'église, je pris la résolution de demander tous les jours à Dieu qu'il me donnât les moyens de briser les liens qui me

retenaient dans ce monde, et de pouvoir être un jour, sinon Carmélite [...] du moins religieuse dans une maison bien régulière^[7]. »

Curieusement, Marie Lezczynska ne s'est jamais rendu au Carmel de Pontoise. Elle qui s'intéressait tant à l'histoire de l'ordre ne semble pas avoir eu le désir de voir la tombe de Madame Acarie^[8], la « sainte de Pontoise » dont le tombeau à double face, accessible de la clôture comme de l'église, attirait des foules innombrables.

Parmi les rares déplacements de la reine en dehors des châteaux de Versailles-Fontainebleau-Compiègne, on relève un pèlerinage à Chartres, en témoignage de reconnaissance pour la naissance de son fils. Cette démarche commune à beaucoup de reines de France n'a pas été facile pour Marie : alors que le dauphin naît en 1729, le pèlerinage n'a lieu qu'en 1732... par la faute du cardinal de Fleury qui rechignait à desserrer les cordons de la bourse pour financer le déplacement !

Le Carmel de Metz

Totalement imprévu, le voyage à Metz de la reine, en 1744, lui ouvre les portes du Carmel de la ville. Il n'est pas question de relater cette « comédie de Metz », où Louis XV parti à la guerre avec armes et maîtresses, se retrouve entre la vie et la mort du 8 au 17 août 1744, tandis que courtisans, favorites, hommes d'église et princes du sang se livrent une guerre pitoyable autour de son lit. Lorsque la reine arrive à Metz, le soir du 17 août, les maîtresses chassées regagnent Paris à vive allure et la morale a repris ses droits.

Ayant trouvé son époux hors de danger, Marie s'enquiert d'un lieu de recueillement pour y prier et rendre ses devoirs à Dieu. Par chance, il y a un monastère de Carmélites à Metz. Et le 20 août 1744, elle envoie un de ses officiers prévenir les sœurs de sa visite pour le jour même.

Madame Guerrier^[9] qui était, à l'époque, portière au Carmel de Metz, a noté chaque jour les événements dont elle a été témoin. Plus tard, élue prieure du Carmel, elle a repris ses feuillets pour écrire une relation « simple mais fidèle », destinée aux nouvelles moniales. Ce récit mérite que l'on s'y attarde.

Le choix de la reine tombe très mal, car c'est jour de grand nettoyage au monastère : « C'était un chaos à faire mourir de rire ! », ironise la sœur. A peine remises de la nouvelle, elles reçoivent la visite de leur Evêque : « Il parcourut la maison où il resta environ une heure, il nous offrit un tapis et bien d'autres choses dont nous pourrions avoir besoin dans cette occasion ; mais comme rien ne nous manquait [...] nous lui fîmes de très humbles remerciements. » Le départ de Mgr de Saint-Simon est suivi de l'arrivée de Monsieur de la Richar-

die^[10], abbé de Saint Clément de Metz, vicaire général et supérieur présumé des Carmélites. Il s'entretient longuement avec la mère prieure avant de l'aider à préparer le chœur pour y recevoir la reine et exposer le Saint-Sacrement.

« A six heures du soir, raconte la narratrice, la reine arriva. La communauté revêtue des manteaux et grands-voiles se rendit aussitôt à la porte de clôture, la mère prieure en tête. La reine étant entrée, la prieure se mit à genoux et, ayant baisé le bas de sa robe, elle la complimenta [...] fort bien ; elle termina [...] en lui demandant sa protection royale et en l'assurant des vœux et des prières que nous faisons journellement pour la santé du roi. »

« La Reine lui tendit aussitôt la main et la releva en lui disant : “Ma chère mère, le Roi se porte bien.” Et puis, s'adressant à la communauté, elle nous dit : “Levez vos voiles, mes chères sœurs.” Nous marchâmes ensuite en cérémonie vers le chœur, pour y conduire la Reine. Une nombreuse cour suivait. Lorsqu'elle fut à la porte du chœur, la prieure lui présenta le goupillon, après quoi la Reine alla se placer sur le prie-Dieu que l'on avait mis devant la grille ouverte. Nous chantâmes aussitôt le salut à notre ordinaire et de plus le psaume *Miserere*. [A peine achevé], la Reine se leva et sortit du chœur. Elle demanda à voir la maison. [...] Elle s'arrêta assez longtemps dans la cellule de la mère prieure, à qui elle donna bien des marques d'amitié et lui dit qu'elle reviendrait nous voir. »

« Les dames de la cour voulant imiter la reine nous accablaient de caresses, c'était à qui nous en ferait le plus. [...] C'était un vrai plaisir pour nous, de voir toutes les duchesses qui sautaient dans nos cellules et s'étendaient sur nos lits, comme sur des lits de parades. »

Marie Leszczyńska, qui avait souhaité se recueillir, a passé plus de temps en mondanité qu'en prières. Aussi, le 8 septembre, jour de la nativité de la Vierge, elle décide de retourner au Carmel pour communier. Cette fois, elle a refusé le prie-Dieu, le carreau et la grille ouverte, voulant participer à l'office comme les religieuses ; avec pour seule exception un siège pliant de damas cramoisi à franges d'or, utilisé par la Souveraine pour reposer ses coudes. Une demi-heure avant son arrivée, Mgr de Saulx-Tavannes, son grand aumônier, puis son confesseur le père Labiszewski, ont souhaité vérifier l'état de la petite chambre proche du chœur où la Reine doit se confesser.

Peu après huit heures du matin, Marie Leszczyńska arrive. « Nous ne fûmes que quatre pour la recevoir à la porte de clôture ; elle était accompagnée de toute sa cour qui formait un coup d'œil éclatant. La Reine en entrant, fit arrêter sa suite et lui dit d'aller à l'Eglise, n'ayant gardé avec elle que son confesseur, quatre duchesses et un de ses pages. Elle continua sa route vers le chœur, et prenant la main de la prieure, elle lui dit en la serrant : “Ma chère mère, je suis

transportée de joie” d’être chez vous. Lorsque la Reine fut arrivée près du grand escalier qui conduit au chœur, elle renvoya son page et entra ensuite dans la pièce destinée à la confession.»

La reine va assister à trois messes successives, la première étant dite par son grand aumônier l’archevêque de Rouen : « Sa majesté y communia seule à la petite grille [où elle resta] jusqu’à la fin de la messe. Alors, l’archevêque lui apporta le corporal à baiser après quoi elle revint à sa place, entendit une seconde messe par M. notre supérieur, puis une troisième par son confesseur, et toujours à genoux avec une dévotion exemplaire.»

Puis la reine rejoint les Carmélites dans la salle de la communauté, pour boire son café préparé par ses officiers : « elle nous parlait d’une manière affable et fit beaucoup d’amitié à notre plus ancienne sœur Marie de l’Enfant Jésus, âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, lui disant d’un ton persuasif : “je voudrais de tout mon cœur, ma chère mère, avoir votre âge et l’habit de Carmélite !” Que de réflexions consolantes cet entretien nous fit faire ! Sa bonté alla jusqu’à parler allemand à une postulante en voile blanc qui savait cependant le Français ! [...] Son café achevé, la Reine se leva et entra dans une cellule où elle appela la mère prieure à qui elle donna 20 louis d’or, faisant 480 livres.»

Enfin, avant de quitter le monastère en début d’après-midi, Marie est retournée au chœur pour entendre une quatrième messe dite par Mr l’abbé de Fleury^[11], son second aumônier.

Une prise d’habit à Metz

Apprenant qu’une postulante converse doit bientôt prendre l’habit, Marie Leszczyńska a souhaité assister à la cérémonie. La date est fixée au 21 septembre ; mais une légère indisposition de la reine, la reporte au 23. Ce jour-là, prêtres en aubes, chapes et surplis, la future novice apprêtée et les invités réunis, attendent en vain la Souveraine. Voilà que la cérémonie est renvoyée au lendemain. Les Carmélites ne cachent pas leur mécontentement lorsque la duchesse de Villars vient leur annoncer que la reine étant encore enrhumée, elle ne peut pas fixer de date pour la prise d’habit. « Dans cette incertitude, nous crûmes bien faire de déparer l’église et le chœur ; chacune d’assez mauvaise humeur disait : “voilà un honneur que nous achetons bien cher !” Finalement, le soir du 24 septembre, la reine prévient les sœurs qu’elle viendra demain assister à la prise d’habit. Nouveau branle-bas de combat dans le monastère où l’on s’affaire toute la nuit.»

« Les gardes de la Reine vinrent entourer notre maison dès les neuf heures du matin. Sa Majesté arriva à onze heures en chaise à porteurs. Nous ne fûmes

que trois à la recevoir à la porte. Sa suite était des plus superbes ; nous avions si bien fait sabler nos cours pour adoucir la marche de la Reine, qu'elle y perdit sa pantoufle [...] ce qui prêta à rire à toute la cour. »

Un cierge à la main, les Carmélites en manteaux blancs et grands voiles, ont pris place à l'avant du chœur occupé par la reine et sa suite. La mère prieure a conduit la jeune novice près de la grille où les dames de la cour n'avaient d'yeux que pour elle, au point même de la suivre pour l'aider à revêtir ses habits de religieuse.

« Ce fut ici que la Reine fit paraître une marque de sa grande bonté, précise la narratrice. Elle se leva de son fauteuil, traversa seule le chœur pour venir devant la novice qu'elle prit par la main dès l'avant chœur [pour la conduire] à la grille, la mère prieure étant de l'autre côté. Sa Majesté lui mit la ceinture, le scapulaire, le manteau et le grand voile, que la mère prieure lui présenta les uns après les autres. Après la bénédiction du prêtre, sa Majesté parla trois fois à la novice pendant la cérémonie pour qu'elle pria Dieu selon ses intentions. Elle la nomma Marie-Eustoquie-de-Sainte-Thérèse. La novice fut ainsi honorée d'un des noms de la Reine. »

« Guidée par la prieure, la novice baisa le milieu de l'autel, puis s'agenouilla devant la Reine. Elle baisa la robe de sa Majesté après quoi, elle alla embrasser les sœurs comme à l'accoutumée. »

La cérémonie terminée, Marie Leszczyńska a souhaité demeurer encore auprès des Carmélites, passant de la cuisine au réfectoire pour finir à la pharmacie. Chaque tiroir ouvert dégageait une odeur apaisante. La Reine voulait tout savoir sur les qualités curatives de ces drogues dont elle déchiffrait les étiquettes. La sœur pharmacienne avait fabriqué pour elle des « Dragées de Sainte-Thérèse », c'était tout simplement une discipline^[12] à chaînettes admirablement travaillée en pâte de guimauve. Amusée, la Reine en a rompu un chaînon qu'elle a partagé avec la duchesse de Luynes avant de lui confier le reste en lui disant : « Quand je vous en donnerai, je ne vous ferai pas grand mal !. »

Fascinée par le Carmel

Si le séjour de Marie Leszczyńska à Metz s'est déroulé dans des conditions exceptionnelles, ce récit édifiant, bien que résumé, illustre les travers de la société de cour et montre combien il est difficile pour une reine de se livrer à la dévotion solitaire. Pourtant, ces trois visites illustrent déjà la fascination de la souveraine pour le Carmel.

Ce penchant pourrait trouver son origine dans un petit portrait de sainte Thérèse d'Avila renfermant du bois de la Vraie Croix, offert par le cardinal

de Rohan, à l'époque de son mariage. Depuis, la solitude, le silence, l'oraison personnelle, la pénitence et la dévotion mariale, ces traits caractéristiques de la réforme thérésienne n'ont plus de secrets pour Marie. Elle n'hésite pas à faire partager son enthousiasme à ses dames, au point de leur recommander la lecture du témoignage d'une religieuse espagnole, relatant l'ouverture en 1750 du caveau de sainte Thérèse.

Sa plus jeune fille, Madame Louise, qui aspire à la même solitude que sa mère, brosse un portrait d'elle assez inattendu : « J'admiraïs souvent comment la Reine, qui avait de grands devoirs à remplir et auxquels elle était très fidèle, avait su se mettre en liberté et vivre comme une Sainte au milieu de la cour. J'aurais souvent désiré d'être plus longtemps et plus particulièrement avec elle ; mais il y a des usages à la cour auxquels il faut faire plier jusqu'aux sentiments de la nature...^[13]. »

Retraite favorite à Compiègne

En 1739, Marie Leszczyńska découvre tardivement le château royal de Compiègne. Elle n'y était jamais allée auparavant, retenue à Versailles par ses maternités... Dans le parc, la reine trouve une certaine sérénité. Mais c'est au Carmel qu'elle se sent vraiment revivre !

Les liens de cette congrégation avec la famille royale remontent à la régence d'Anne d'Autriche. Elle avait permis à la nouvelle communauté de s'installer au château en attendant la construction du monastère de l'Annonciation. Depuis, les membres de la famille royale ont le privilège de pouvoir franchir la clôture monastique.

Marie Leszczyńska accorde sa première visite au Carmel de Compiègne^[14], le 16 juillet 1739, pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Dans une lettre, elle ne cache pas son enthousiasme à son vieil ami le président Hénault : « Mon Dieu ! que l'on y est bien et que tout ce qui agite le monde et le tourmente paraît puéril !. »

Madame Louise confirme ses sentiments : « Elle aimait tout particulièrement les Carmélites, surtout celles de Compiègne qu'elle allait voir très souvent pendant les voyages. Elle avait même un petit appartement^[15] dans leur maison où elle passait les journées entières, suivant tous leurs exercices de piété. Par respect pour leur solitude, elle nous permettait rarement de l'accompagner, mais elle nous parlait de leur joie et de leur contentement en des termes qui me faisaient soupirer après le moment où je pourrais en essayer moi-même^[16]. »

La guerre de succession d'Autriche interrompra les séjours à Compiègne jusqu'en 1748. Cette année-là, Marie reprend ses habitudes au Carmel, le plus

souvent pour « les après-dîner » quand elle n'y passe pas la journée entière. Accompagnée d'une petite suite, deux ou trois dames dont Mme de Villars ou Mme de Luynes, elle partage la vie du couvent, assiste aux offices, passe les récréations avec les carmélites à filer pour elles, voire même à danser.

La reine multiplie les marques d'attention envers les Carmélites. Par exemple, elle fait préparer le repas des soeurs par son maître d'hôtel, dans le plus grand respect de la règle d'abstinence. Mais la souveraine ne se rend pas compte qu'en faisant venir les plats du château, elle bouleverse les horaires stricts des carmélites.

Marie convie souvent la mère prieure à dîner : « Votre Majesté, rappelle régulièrement la Mère, aura la bonté de fixer [le repas à] une heure ; car elle sait que nos vêpres sont à deux heures. - C'est l'heure, répond la reine, à laquelle j'ai l'habitude de dîner, mais pour avoir, ma chère Mère, le plaisir de votre société, je me conformerais volontiers à la vôtre. » Il arrivait que l'horaire ne soit pas respecté, alors, au milieu du repas, la Mère se levait et courait aux vêpres.

On raconte aussi qu'ayant installé un lit dans son petit appartement, on l'a surprise un soir, enfouie sous la couverture. Malgré ses supplications, la reine doit regagner le château, sermonnée par la prieure : « Songez, Madame, que plus vous vous éloignez du roi, et plus son cœur sera excité à s'éloigner de vous. »

La reine et la prieure

Marie se lie d'une véritable amitié avec la prieure qui a pris les rênes du couvent en 1748 : mère Thérèse de la Résurrection^[17]. Elles sont en communion spirituelle au point d'échanger une correspondance régulière, sur le ton de la plus grande confiance : « Vous m'avais oubliée, ma chère Mère, il y a un siècle que je n'ai reçu de vos nouvelles : répétez souvent vos lettres, elles sont une consolation pour moi, dans l'impuissance où je suis de vous voir. » (*sic*) Le 9 octobre 1753 : « Je m'en vais filer à force pour vous. Mandez-moi des nouvelles de toute votre communauté et pauvre Toinou^[18]. Je me recommande bien à vos prières... » Parfois, la reine intervient à la demande de son amie la mère prieure : « Je vous dois deux réponses ma chère Mère et je commence par l'article qui vous intéresse le plus, celui des indulgences : dès que je verrai M. le Nonce, je ne manquerai pas de satisfaire le désir que vous avez, quoique la chose ne me paraisse pas bien nécessaire pour des anges comme vous êtes... »

En 1762, alors que la guerre de Sept Ans s'essouffle, Marie répond à la prieure : « Sans la paix, point de Compiègne ; et malheureusement ce qu'on vous en a dit n'est point vrai. S'il y avait la moindre apparence de voyage, je serais diligente à vous l'apprendre ; vous ne sauriez croire le désir que j'en ai^[19]. »

A l'instar de Stanislas, Marie adore la peinture qu'elle conçoit comme un moyen d'expression à l'abri des chausse-trappes de la cour. Souvent aidée par un « teinturier », elle peint des sujets pieux qu'elle destine à son père, à ses amis et aux congrégations religieuses. Les Carmélites de Compiègne recevront ainsi un grand tableau représentant la *Transverbération de sainte Thérèse*^[20], une *Thérèse enfant dans son jardin* et une série de petits portraits de saints et de saintes^[21].

Que cherche vraiment Marie Leszczynska au Carmel de Compiègne ? « Le désir de votre clôture m'étouffe bien plus que ne ferait votre clôture même », confie-t-elle à la prieure. Mais se livre-t-elle réellement à l'ascèse et à la mortification comme l'écrit son hagiographe l'abbé Proyart qui en fait une reine sainte ? Lorsqu'elle y séjourne, elle ne parle plus de ses maux ni de ses peines, elle est heureuse et ne s'en cache pas. Et les « chères Carmélites de Compiègne » reviennent régulièrement dans sa correspondance avec le président Hénault : « Je suis, au moment où je vous écris, placée dans un endroit très propice à réfléchir, mais je garde mes idées pour moi-même, sentant trop bien que je les rendrais mal. Je vous dirais donc tout simplement que je suis à ma fenêtre, au bord d'un fort joli parterre, entendant un concert d'oiseaux, découvrant une campagne très agréable où j'aperçois un troupeau de moutons ; mais je n'y vois, Dieu merci, ni berger ni bergère ; en tout cas, s'il s'en présente, ils ne donnent point de distraction ; voilà comme je les veux. Ainsi, si vous voulez travailler sur le canevas que je vous présente, ce ne peut jamais être que pour faire un cantique. Et pourquoi ne pas tourner les sentiments vers leur centre ? C'est le moyen d'habiter toujours dans le château de l'âme et pour commencer, je passe demain la journée aux Carmélites^[22]. »

Cette lettre inspirée révèle la démarche de Marie, entièrement vouée à la méditation spirituelle. Compiègne est le seul endroit où elle peut s'y adonner, quand le château accueille la famille royale et sa petite cour pour quatre à six semaines de vacances. L'étiquette y est réduite et, surtout, le parc luxuriant est l'antithèse de l'ordonnancement géométrique de celui de Versailles. Souvent solitaire dans la contemplation de cette nature vierge, elle trouve l'apaisement, « la paix extérieure », selon les termes de sainte Thérèse. Ce sont les conditions idéales pour se rapprocher de Dieu et accéder à la paix intérieure, dans le château de l'âme. Elle est donc prête pour s'immerger dans la vie du Carmel au point d'y perdre la notion du temps. Elle l'avoue à son ami Hénault : « On n'a pas le temps de respirer chez elles, les heures y sont des minutes, je ne puis mieux vous le rendre qu'en vous disant que c'est l'éternité anticipée, qu'il n'y a pas de temps : des louanges de Dieu continues, permanentes. [...] Enfin, quand elles meurent, cela a l'air de quelqu'un qui se déshabille pour s'aller reposer, et quel repos ! Qu'elles sont heureuses^[23] ! »

Il n'y a pas de doute, Marie Leszczyńska met ici en œuvre la « mystique pratique » de sainte Thérèse d'Avila centrée sur le cheminement de l'âme vers Dieu.

Plutôt embarrassé par les lettres enthousiastes de Marie, Stanislas ironise : « Vous avez donc fait baiser à vos chères Carmélites mon portrait ; que ne me suis-je trouvé en original pour profiter de cette faveur. Pour y répondre puis-je prendre la liberté de vous prier de les baiser de ma part comme autant de reliques^[24] ? » En réalité, il a compris que l'inclination de sa fille n'est pas seulement une passade.

En septembre 1765, après le séjour de Marie auprès de lui à Commercy, Stanislas évoque Compiègne dans ses lettres. Les phrases sibyllines ne permettent pas de percer le secret de leurs conversations. Pourtant le roi de Pologne se réjouit des liens qui unissent sa fille aux Carmélites : « Faites donc réflexion que le présent est passager et que le passé nous rappelle un doux souvenir de bonheur que l'avenir nous fait espérer, qui est Compiègne, mon grand point de vue^[25]. »

L'attitude de la reine au crépuscule de sa vie est particulièrement troublante : envisageait-elle de se retirer au Carmel de Compiègne après la mort de son père ? Quitter Versailles et passer le relais à la dauphine Marie-Josèphe de Saxe ? Ou simplement racheter l'inconduite de son époux par une sévère piété ?

Sa propre fille l'ignore, alors qu'elles partagent les mêmes aspirations. Mais Madame Louise et sa mère ne se confient pas leurs secrets : « Quelque confiance néanmoins que j'eusse dans la piété de la Reine [...] je n'osais jamais lui ouvrir mon cœur, bien persuadé qu'elle m'objecterait mon peu de santé, car elle n'ignorait pas qu'habituellement je crachais le sang. » Et pourtant, Marie avait deviné le pieux secret de sa fille, au point de confier un jour à son confesseur, le père Bieganski : « Vous verrez que ma Louise finira par vouloir se faire Carmélite ; mais avec sa santé, la pauvre enfant n'y tiendra pas^[26]. »

Pour étayer les hypothèses les plus pieuses, voici ce qu'écrit la reine à la mère prieure de Compiègne : « J'ai été occupée à m'accommoder ici une cellule qui n'a d'autre défaut que celui de n'être point dans votre maison. » Il s'agit de sa fondation du Couvent de la Reine à Versailles^[27], une maison d'éducation pour les filles des officiers attachés à son service et celles des personnes modestes qui travaillent pour la cour. Elle a confié le projet à l'architecte Richard Mique en l'enjoignant de lui aménager une cellule monacale.

Hélas, Marie Leszczyńska n'en verra jamais l'aboutissement. Le destin en décidera autrement : l'agonie du dauphin, en décembre 1765, suivie de la mort de Stanislas, en février 1766, secouent terriblement la santé de la reine, déjà bien ébranlée. En 1767, la disparition de la dauphine lui assène le coup de grâce.

Marie a soixante-quatre ans. Elle est épuisée, mais va lutter contre la maladie pour mieux se préparer à mourir. A la moindre amélioration de son état, elle rassemble ses forces et se rend à la chapelle pour prier et communier. Son courage fait l'admiration du roi et de ses filles. Ils redeviennent enfin une vraie famille pour la soutenir jusqu'à sa mort, le 24 juin 1768.

Ici, à Lunéville, dans le silence de cette chapelle ressuscitée, où elle pria jadis pour le repos de l'âme de sa petite Thérèse Félicité, écoutez son dernier message : « Pensez que celle dont vous pleurez la mort est bienheureuse... Je vous conjure de ne pas trop vous affliger, le Bon Dieu l'a voulu récompenser. »



Notes

- [1] *Recueil sur diverses matières*, Nancy, 1765, p. 8.
- [2] *Avis du Roi à la Reine sa fille lors de son mariage*, dans *Œuvres du Philosophe bien-faisant*, Paris, 1763, p. 24.
- [3] Archives nationales, *Monuments historiques*, K139b.
- [4] BNF, Collection Brequigny, *Papiers La Curne de Sainte-Palaye*, vol. 68, N°40, Carton 9.
- [5] Selon Bernard Hours, 298 visites représente un chiffre minimum, faute d'informations concernant les années 1741, 1742, 1759, 1760 et 1762. Lire : « La famille royale en visite dans les communautés religieuses (1725-1768) » par Bernard Hours, in *Mort et renaissance du Carmel de France*, « *Bulletin de la Société historique de Compiègne* », T. 34, 1995, pp. 41-74.
- [6] La congrégation Notre-Dame de l'ordre des Chanoinesses de Saint-Augustin a été fondée à Mattaincourt en Lorraine, en 1597 par Pierre Fourier. La congrégation se consacre à l'enseignement avec des internats et des externats gratuits. C'est pour cela que Marie Leszczynska a choisi cet ordre pour diriger sa fondation posthume, le Couvent de la Reine à Versailles.
- [7] Abbé Proyart, *Vie de Madame Louise*, 1818, p. 55.
- [8] Fondé le 15 janvier 1605, le Carmel de Pontoise est aujourd'hui la plus ancienne fondation française, toujours dans ses murs. Veuve, ses enfants éduqués, Madame Acarie prend le voile blanc des sœurs converses au monastère d'Amiens en 1614, sous le nom de Marie de l'Incarnation, avant de rejoindre le monastère de Pontoise en 1616. Lorsqu'elle meurt, le 18 avril 1618, on voue à la « sainte de Pontoise » un véritable culte, des miracles se produisent, de suaves odeurs inondent le monastère. En 1622, à l'initiative de son fils Pierre Acarie, une procédure de béatification est engagée ; sa cause est notamment défendue par la famille royale. Soutenu sous les règnes de Louis XIII et Louis XIV, fréquenté

- par la reine Marie-Thérèse, M^{me} de Maintenon, le roi en exil Jacques II Stuart, le Carmel de Pontoise semble oublié par Louis XV et Marie Leszczyńska. Au siècle des Lumières, il apparaît comme un bastion où les visiteurs de l'Ordre et les supérieurs viennent puiser les « bons sujets » envoyés dans d'autres Carmels pour y contrer l'influence rampante du jansénisme. En dépit de cette réputation, la béatification de Marie de l'Incarnation n'aboutira que le 5 juin 1791, grâce aux efforts de Madame Louise (1737-1787), devenue prieure du Carmel de Saint-Denis et du soutien de son neveu Louis XVI.
- [9] *Relation composée par Madame Guerrier de ce qui s'est passé aux religieuses Carmélites de Metz lors du séjour du roi Louis XV. Et de la Reine son épouse en cette ville en 1744.* Archives départementales de la Moselle, Cote provisoire H 4268. Dactylogramme d'un original qui n'appartient pas aux collections des Archives de la Moselle.
- [10] Monsieur l'abbé de la Richardie aurait dû être nommé depuis longtemps, mais il a fallu l'intervention de Marie Leszczyńska pour débloquer la situation.
- [11] Henri Augustin de Fleury, un des petits-neveux du cardinal de Fleury, sera évêque de Chartres.
- [12] Sorte de fouet constitué de petites chaînes utilisé pour se flageller.
- [13] Abbé Proyard, *ibid.*, pp. 50-51.
- [14] Bernard Hours a estimé que le Carmel de Compiègne avait reçu au moins 68 visites de la famille royale, dont 55 pour la reine.
- [15] Parmi les bienfaiteurs du Carmel de Compiègne figuraient le comte et la comtesse de Toulouse. A sa mort, le comte de Toulouse a légué son cœur aux Carmélites ; désormais veuve, son épouse a reçu l'autorisation d'avoir un petit appartement dans l'abbaye qu'elle préférerait au magnifique hôtel des Toulouse à Compiègne. Marie Leszczyńska s'installera, elle aussi, un petit appartement au Carmel.
- [16] Abbé Proyard, *ibid.*, pp. 55-56.
- [17] Avant d'entrer au Carmel, la mère Thérèse de la Résurrection s'appelait Madame Descajeuls.
- [18] Sœur tourière.
- [19] Père Bruno de Jésus-Marie, *Le sang du Carmel*, 1954, pp. 70-76.
- [20] A l'heure actuelle, ce tableau se trouve dans une chapelle de l'église Saint-Jacques de Compiègne.
- [21] Six d'entre eux se trouvent au Carmel de Sens.
- [22] *Lettres inédites de la reine Marie Leszczyńska et de la duchesse de Luynes*, publiées par Victor des Diguères, Paris, 1886, pp. 275-276.
- [23] *Lettres inédites...*, *ibid.*, pp. 373-374.

- [24] *Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, à Marie Leszczyńska* (1754-1766), publié par Pierre Boyé, Paris-Nancy, 1901, p. 24.
- [25] *Lettres inédites du roi Stanislas...*, *ibid.*, pp.108-109.
- [26] Abbé Proyard, *ibid.*, pp. 55-56 et 66.
- [27] Les bâtiments accueilleront cinquante pensionnaires qui seront éduquées par vingt-cinq religieuses et huit sœurs converses de la congrégation de Notre-Dame de Compiègne. Pressentant sa mort prochaine, Marie a associé Madame Adélaïde à sa mission pour assurer l'achèvement de la fondation. Louis XV l'inaugurera en compagnie de ses filles, le 29 septembre 1772. Le Couvent de la Reine accueille aujourd'hui le Lycée Hoche.